

lait alors « des je ne sais quoi qui enlèvent. » La musique était le grand plaisir de ce salon, et c'est de chez madame de Pléneuf que sortira, patronnée par madame de Prie, l'idée de ces concerts *degli Paganti* tenus chez Crozat et immortalisés par un des derniers coups de crayon de Watteau dans ce dessin, léger comme l'âme d'un air italien, qu'on voit au musée du Louvre ; premiers grands concerts du siècle auxquels devaient succéder les concerts fameux de l'hôtel Lubert présidés par la fille du président, et courus par les personnes les plus qualifiées de France (1). — Et quelquefois la bonne compagnie de ce temps poussait jusqu'à Plaisance, jusqu'au beau château des Paris Montmartel où après le dîner une loterie de bijoux magnifiques versait les diamants dans le cercle des femmes (2).

L'argent a toujours été glorieux en France, et la tradition de Bullion-servant à ses convives des médailles d'or se continue dans les hommes d'argent qui lui succèdent. Mais les traitants se façonnent dans le dix-huitième siècle ; ils se forment aux délicatesses et aux raffinements du temps. Leur générosité se dépouille de grossièreté et de brutalité : elle vise à être bien élevée, galante, à avoir le bon air, elle prend une coquetterie et une modestie. Leur opulence n'éclate plus ; elle n'est plus un soufflet jeté aux gens : l'esprit lui vient ainsi que l'invention. Elle se pare de recherches, d'imaginations, d'une grâce où le goût d'un caprice de femme semble se mêler à la folie d'un grand seigneur. Elle s'élève aux charmantes attentions, aux prodigieuses fantaisies de ce

(1) Notice sur les Françaises illustres, 1769.

(2) L'Ami des femmes, 1758. Annotation manuscrite de Jamet.

Bouret qui, ne pouvant faire manger à une femme condamnée au régime du lait un litron de petits pois, — une primeur de cent écus! — les faisait donner à sa vache!

De ce côté du monde, la Finance, dans cet ordre de l'argent, éclate, en se voilant à peine, le désir, l'ambition, la fureur d'attirer les gens de qualité. Maîtres et maîtresses de maison ne reculent devant aucun effort, devant aucune peine, devant aucune dépense pour avoir cet honneur si disputé, si envié, l'honneur de recevoir un peu de la cour et quelques femmes nobles. C'est l'idée fixe, la préoccupation constante, souvent la ruine du financier et de la financière. Et comme ils jettent largement de leur opulence dans leurs appartements, dans leur mobilier, dans leurs cuisines, dans leurs fêtes, pour donner à la noblesse la tentation d'entrer chez eux, de s'y asseoir un moment, et d'y laisser tomber le bruit de leurs titres qu'on ramasse pour le faire sonner! Que ne fait-on pas pour se rendre dignes de telles visites, pour frotter contre un vieux nom son argent neuf? Ce sont des soumissions, mille ambassades, c'est la liste de sa société qu'on soumet à l'homme ou à la femme de Versailles; c'est le choix qu'on lui laisse, c'est la permission qu'on lui donne d'amener ceux et celles qu'il désire : c'est la porte de son salon dont on lui donne la clef.

Le plus grand salon de finance du dix-huitième siècle fut le salon de Grimod de la Reynière, « le premier souper de Paris » ainsi qu'on l'appelait. Née de Jarente et tenant par sa famille à une grande maison, madame de la Reynière était désolée de n'être pas mariée à un homme de qualité, désolée d'être une financière à la-

quelle était défendue la présentation à la cour. S'il faut en croire le portrait qu'en a tracé madame de Genlis sous le nom de madame d'Olcy dans *Adèle et Théodore*, elle ne pouvait entendre parler du Roi, de la Reine, de Versailles, d'un grand habit, de tout ce qui lui rappelait le monde où son or ne pouvait atteindre, sans éprouver des angoisses intérieures si violentes qu'elles échappaient au dehors : elle rompait aussitôt la conversation. Pour s'étourdir et se tromper, elle avait appelé Versailles chez elle. Une chère exquise, des fêtes merveilleuses, un luxe qui par l'excès touchait à la majesté, avaient amené dans son hôtel les hommes et les femmes du plus haut parage, et elle était arrivée à avoir pour amies intimes la comtesse de Melfort et la comtesse de Tessé, pour monde habituel ce qu'il y avait de mieux nommé. De là bien des colères et bien des ingratitude autour d'elle, bien des jalousies encore excitées par sa beauté, par la magnificence de son train, par la suprême élégance de sa toilette, par la facilité si noble de son accueil. On exagéra les ridicules de cette financière délicate et vaporeuse qui se plaignait toujours de sa santé ; et l'on oublia de voir la bonté, la charité, la bienfaisance qui rachetaient largement en elle les faiblesses et les petites vanités si durement humiliées par les sociétés, les soupers et les *cochonailles* de son fils (1). — Il semble qu'il y ait dans les richesses un degré qui les rend inexcusables, et où les vertus même ne sont pas pardonnées.

En sortant du salon Grimod de la Reynière, l'on trouvait le salon Trudaine familièrement appelé « le salon

(1) Mémoires d'un voyageur qui se repose, vol. II. — Mémoires de madame de Genlis, vol. I.

du garçon philosophe », où deux grands dîners par semaine et un souper tous les soirs amenaient les ducs et les pairs, les ambassadeurs, les étrangers de distinction, la première noblesse, le simple gentilhomme, les gens de lettres, la robe, la finance, tout ce que Paris avait de nommé ou de connu. C'était l'endroit où se rassemblait en hommes la meilleure compagnie, et où l'on trouvait la conversation la plus solide aussi bien que la causerie la plus piquante. Cependant le complet agrément de ce monde était un peu empêché par la maîtresse de maison, madame Trudaine, femme spirituelle, aimable, sensible, mais qui jouait avec affectation le mépris pour les préjugés du siècle, et dont l'attention silencieuse, un peu dédaigneuse, laissait tomber autour d'elle une certaine froideur.

Il y avait, au contraire, de l'aisance et de la bonhomie dans une maison célèbre par sa table, la plus somptueuse peut-être de Paris, et par ses concerts si recherchés. Cette maison, la maison de M. de Laborde, était tenue par une femme vertueuse et raisonnable, plus sage que les autres financières, moins engouée de noblesse, accueillant avec politesse, mais sans empressement, les avances et les caresses des grandes dames, et se réservant dans ce salon où le monde passait un petit coin d'intimité, un petit cercle d'amis choisis.

Que de vie, que de bruit dans un autre salon, dont il reste aujourd'hui à peine un nom, le salon de madame Dumoley ! un salon un peu à la façon de ces hôtels de la place Vendôme, de la place Royale, où l'on ajoutait sans le savoir des scènes si comiques à Turcaret, où l'on ne recevait pas les hommes sans dentelles arrivant

à pied. Madame Dumoley était une personne occupée toute la semaine du nombre d'hommes qu'elle devait avoir à son lundi, et savourant d'avance les louanges sur la richesse de ses ameublements, le luxe de sa table, le goût de son opulence. Réglant son accueil sur la fortune et la noblesse des gens, affichant les gens titrés, montant au plus extrême des airs de la cour, elle voulait bien trouver dans l'esprit d'un homme un prétexte à le recevoir quelquefois. Cette complaisance la sauvait un peu du ridicule. Madame Dumoley avait encore pour elle les restes d'un aimable visage, un agréable vernis de politesse, un joli petit esprit de femme qui parfois lui mettait la plume en main et lui faisait tracer cet amusant croquis de « la figure en zigzag de l'abbé Delille » (1). Et le portrait de la financière sera fini quand nous aurons ajouté avec la méchanceté d'un contemporain : « Elle ne fait point entrer l'amour dans ses moyens de bonheur. Acceptant à la campagne, en voyage, aux eaux, de petits soins offerts sans aucuns frais de sentiment et payés par elle en sentiments presque purs, elle ne serait capable de descendre à des complaisances un peu marquées que pour un homme titré (2). »

Mais le salon de finance, où le monde trouvait les plus vives distractions, les fêtes les plus animées, un spectacle continuel était la maison de M. de la Popelinière à Passy, où Gossec et Gaïffre conduisaient les concerts, où Deshayes, le maître de ballets de la Comédie-Italienne, réglait les divertissements; maison pareille à un théâtre avec sa scène machinée comme un

(1) Correspondance de Grimm, vol. XI.

(2) La Galerie des dames françaises. *Féline*.

petit opéra et ses corridors remplis d'artistes, d'hommes de lettres, de virtuoses, de danseuses qui y mangeaient, couchaient, logeaient comme dans un hôtel garni d'habitude; maison hospitalière à tous les arts, pleine du bruit de tous les talents, vestibule de l'opéra, où descendaient tous les violons, les chanteurs et les chanteuses d'Italie, où les danses, les chants, les symphonies, le ramage des petits et des grands airs, ne cessaient pas du matin au soir! Ce n'était point assez que les jours de spectacle, et ces grandes réceptions du mardi où venaient d'Olivet, Rameau, madame Riccoboni, Vaucanson, le poète Bertin, Vanloo et sa femme, la chanteuse à la voix de rossignol; la maison avait encore ses dimanches où Paris arrivait dès le matin, pour la messe en musique de Gossec, arrivait plus tard pour le grand dîner, arrivait à cinq heures pour le couvert dans la grande galerie, arrivait à neuf heures pour le souper, arrivait après neuf heures pour la petite musique particulière où jouait Mondonville.

Une femme donnait le mouvement à toutes ces fêtes, une femme rare et charmante, madame de la Popelinière. A la beauté et à la grâce de la beauté, elle joignait l'esprit, la verve d'imagination et de parole, la délicatesse, la finesse, un goût exquis des choses de l'art et de la littérature, le naturel du ton et la simplicité de l'âme. Fille d'une comédienne, la Dancourt, et d'abord maîtresse du financier qui lui avait promis le mariage et se déroba tout doucement à sa maîtresse, elle avait été conter son chagrin à madame de Tencin. « Il vous épousera, j'en fais mon affaire, » lui avait dit madame de Tencin, et elle n'avait rien trouvé de mieux que de tra-

vailler sourdement les scrupules religieux du vieux Fleury ; en sorte qu'au rembaillage des fermes, Fleury faisait à la Popelinière une condition d'épouser sa maîtresse. La petite Dancourt se trouva être, une fois mariée, une maîtresse de salon adorable. Elle racheta son passé en l'oubliant, sans mettre de l'orgueil sur cet oubli ; elle chercha à plaire, et elle y parvint si bien, elle fut si bien adoptée par la mode, que peu à peu, sans y songer, elle fut portée naturellement dans un monde où le financier ne pouvait la suivre, dans des soupers où il n'était pas invité. Il voulut la retenir, la retirer de ces grandes relations qui le rendaient jaloux ; car en la voyant si courtisée, il avait repris de l'amour pour elle. Elle traita ces prétentions de tyrannie capricieuse, d'esclavage humiliant ; et bientôt arrivait la découverte de la liaison avec Richelieu que suivait la séparation des époux. Mais déjà elle était malade du mal qui devait la tuer, et sur lequel elle semble mettre la main pour le faire taire quand elle écrit à Richelieu. Un cancer emportait la pauvre femme.

Cette mort n'assombrissait qu'un moment la maison de la Popelinière, bientôt remarié avec la jolie mademoiselle de Mondran, qu'il épousait sur la réputation de ses talents. Mais ce n'était plus madame de la Popelinière. Malgré tous ses talents, son esprit, son art de grande comédienne, la nouvelle maîtresse du salon de la Popelinière n'avait plus la grâce attachante, attirante de celle qui l'avait précédée. Le monde affluait toujours ; mais il n'accourait plus que par curiosité pour les fêtes et la magnificence de l'hôte (1).

(1) Mémoires de madame de Genlis, vol. 1. — Mémoires de Marmontel, vol. 1.

### III.

#### La dissipation du monde.

Peignons au milieu de ce monde la vie de la femme mondaine.

Ce n'est que vers les onze heures qu'il commence à faire jour chez une femme de bon ton du dix-huitième siècle. Jusque-là « il n'est pas encore jour » : c'est l'expression consacrée qui ferme sa porte. Une raie de lumière glissant du haut du volet, un aboiement du bichon ou de la petite chienne gredine couchée sur le lit à ses pieds, l'éveille : elle détourne son rideau, elle ouvre les yeux dans ce demi-jour de sa chambre toute pleine encore des tiédeurs de la nuit, et elle sonne. On gratte : c'est le feu qu'une femme de chambre vient faire. La maîtresse demande le temps qu'il fait, se plaint d'une nuit *affreuse*, trempe ses lèvres à une tasse de chocolat. Puis jetant ses pieds sur le tapis, sautant et s'asseyant sur le bord du lit, caressant d'une main la petite chienne, de l'autre